

REVUE DES LIVRES

Grace M. LEDBETTER, *Poetics before Plato. Interpretation and Authority in Early Greek Theories of Poetry*, Princeton - Oxford, Princeton University Press, 2002, 16 x 24, XI + 128p., rel. £ 19.95 , ISBN 0-691-09609-0.

Grace Ledbetter se propose dans cet ouvrage innovateur d'établir une distinction entre les théories socratique et platonicienne de la poésie. Selon elle, les dialogues de jeunesse (*Ion*, *Apologie de Socrate* et *Protagoras*) définissent une poétique proprement socratique, bien différente de celle de Platon lui-même, qui aurait exprimé sa pensée quelques années plus tard dans la *République*. Ces deux visions de la poésie s'inscrivent dans un débat plus large, qui comprend les théories que l'on retrouve en filigrane dans les œuvres d'Homère, Hésiode et Pindare. Grace Ledbetter analyse donc des extraits significatifs des œuvres de ces poètes dans les trois premiers chapitres de son livre de façon à expliquer les influences et les antagonismes auxquels Socrate et Platon faisaient face en élaborant leurs propres théories.

Chez Homère, on croit que la poésie est un savoir divin et agréable, inspiré au poète par les Muses. Cette nature divine du chant inspiré décourage toute interprétation. En effet, comment pourrait-on prétendre expliquer les connaissances des dieux ? Le poète n'en est que l'intermédiaire, et par son habileté, il peut transmettre à l'auditoire toute la beauté du don des Muses. Dans cette optique, Grace Ledbetter compare les Sirènes de l'*Odyssée* aux Muses homériques. Selon elle, les Sirènes émettent un savoir divin à travers leur chant, que Circé, en cela comparable au poète, transmet à l'auditoire en enseignant à Ulysse le moyen de les écouter et d'y survivre. Cependant, remarquons que les Sirènes n'inspirent leur chant à aucun intermédiaire, contrairement aux Muses, même s'il est vrai que Circé, dans la mesure où elle permet à Ulysse de jouir d'un poème dont elle n'est pas l'instigatrice, pourrait dans ce contexte être comparée à un poète inspiré.

Les poèmes hésiodiques se présentent aussi comme divinement inspirés, et ce faisant, empêchent toute tentative d'interprétation. Le narrateur, la *persona* d'Hésiode, y est toutefois beaucoup plus présent que le narrateur homérique, s'impliquant lui-même à plusieurs reprises dans le poème, et ce, autant dans la *Théogonie* que dans *Les travaux et les jours*. Il ne peut toutefois garantir la véracité de ses propos, puisqu'ils émanent des Muses.

La théorie poétique de Pindare tranche singulièrement avec ces visions plus archaïques. En effet, Pindare promet de n'énoncer que des vérités, et ainsi, d'offrir un remède à l'anxiété grâce au savoir. Le poète acquiert donc le contrôle de la valeur de sa poésie, il en devient l'interprète. Grace Ledbetter propose même avec justesse que, la plus grande cause d'anxiété chez les humains étant la mort, la poésie de Pindare tranquillise les vainqueurs qu'elle célèbre ainsi que leurs familles et concitoyens en leur offrant l'immortalité à travers le κλέος, la gloire qu'elle leur confère. Quant au savoir répandu par la poésie, il exprime le jugement de Zeus, et rend les justes heureux, qui font sa volonté, tout en terrorisant les criminels.

Selon Grace Ledbetter, la poétique socratique exposée dans l'*Ion* et dans l'*Apologie de Socrate* remet ces trois théories en question en contestant que le poète ou le rhapsode possède une science inspirée. En interrogeant Ion, Socrate démontre que les rhapsodes n'ont pas la science et les habiletés nécessaires pour comprendre les poèmes qu'ils récitent. Dans l'*Apologie de Socrate*, le philosophe soutient que l'auditoire peut acquérir des connaissances en écoutant de la poésie que le récitant n'a lui-même pas saisies. Notons que ceci est tout à fait contraire à la théorie bien connue exposée dans la *République*, où Platon affirme que la poésie ne saurait procurer aucun savoir. Ainsi, dans l'*Ion* et l'*Apologie*, Socrate enlève aux poètes et aux rhapsodes la souveraineté sur la signification de la poésie, et n'en permet l'interprétation qu'à celui qui utilise sa méthode, l'herméneutique socratique, dont il se sert dans l'*Apologie* pour interpréter l'oracle qui le concerne. Compte tenu des chapitres précédents, la distinction entre poète et rhapsode aurait peut-être mérité de tenir plus de place dans cette section de l'ouvrage, car le poète, au moins chez Homère et Hésiode, se présente comme celui qui a reçu le savoir des Muses par l'inspiration divine, alors que le rhapsode se veut simplement l'héritier d'une tradition.

Grace Ledbetter conclut son exposé de la théorie poétique de Socrate par un chapitre portant sur l'interprétation de la poésie telle qu'exposée dans le *Protagoras*. Dans ce dialogue, Socrate s'oppose à Protagoras au sujet de l'interprétation d'un poème de Simonide en invoquant les arguments présentés dans l'*Ion* et l'*Apologie*. Selon lui, les poètes ne possèdent aucune science quant à l'interprétation de leurs œuvres, et, s'il est impossible d'en venir à un consensus au sujet des intentions d'un poète quant à la signification de son œuvre, cela n'a que très peu d'importance. En raison de l'ignorance des poètes, il n'est possible de découvrir que le sens divin du poème et ce, seulement par l'herméneutique socratique. Cette section de l'ouvrage est des plus utiles pour comprendre toutes les implications de la distinction entre poétique socratique et platonicienne avancée par Grace Ledbetter, car elle insiste sur un réel problème interprétatif et le traitement qu'en fait Socrate, en plus d'examiner la théorie poétique professée par les sophistes.

En somme, cet ouvrage propose un point de vue nouveau sur la théorie poétique présentée dans les dialogues de Platon et relance le débat sur un terrain différent, tout en offrant une explication convaincante des divergences à ce sujet entre l'*Ion*, l'*Apologie de Socrate*, le *Protagoras* et la *République*. – Marie-Claire BEAULIEU.

A. A. LONG (éd.), *The Cambridge Companion to Early Greek Philosophy*, Cambridge, University Press, 1999, 15 x 22.5, XXX + 427 p., br. £ 13.95 / US \$ 19.95, rel. £ 37.50 / US \$ 54.95, ISBN 0-521-44667-8 0-521-44122-6.

La belle série des *Cambridge Companions* comprend maintenant un volume, sous la direction compétente d'Anthony Long, traitant des premiers philosophes du monde grec – on dit souvent, non sans raison, « des premiers philosophes du monde », tout court. Sous cette appellation de *Early Greek philosophy* sont regroupés les Présocratiques et les soi-disant Sophistes, qui sont en effet plus proches les uns des autres que l'historiographie philosophique traditionnelle le laisse soupçonner. Cet ouvrage s'adresse aux étudiants de philosophie ancienne, ne présuppose aucune connaissance du grec ancien et se propose d'introduire ces premiers philosophes et leur pensée. Dans son excellente introduction, l'éditeur caractérise de façon perspicace la pensée de ces philosophes et explique qu'en évitant de parler de « Présocratiques », on espère faire mieux ressortir des lignées et des ressemblances inattendues.

L'organisation de ce volume peut apparaître un peu particulière, mais est bien réfléchi. Aux chapitres traitant des penseurs et des mouvements individuels succèdent des chapitres de caractère plus systématique. D'abord, toutefois, Jaap Mansfeld explique la question compliquée et particulière des sources. Personne n'aurait été mieux

placé pour le faire. Puis vient une série de chapitres qui sont arrangés de façon chronologique : Keimpe Algra évoque les origines de la spéculation cosmologique ; Carl Huffman présente la tradition pythagoricienne ; Edward Hussey s'efforce de souligner l'importance d'Héraclite ; David Sedley donne une interprétation non orthodoxe mais assez convaincante de la pensée de Parménide et de Melissos ; Richard McKirahan nous offre une reconstruction des fameux paradoxes de Zénon, non sans évaluer de manière très précise ses arguments. Empédocle et Anaxagoras sont traités ensemble par Daniel W. Graham, étant donné que leurs doctrines se comprennent le mieux comme constituant des réponses diverses au *σκάνδαλον* parménéidéen. En guise d'appendice, Graham offre quelques précieuses réflexions sur Anaximène, dans lesquelles il rejette la caractérisation, introduite par Aristote et devenue classique, de la philosophie ionienne comme un monisme matériel. C. C. W. Taylor clôt la section historique par une contribution sur les atomistes. La section systématique s'ouvre par une contribution de Sarah Broadie sur la « théologie rationnelle », dans laquelle elle discute, bien sûr, de Xénophane, mais également d'Héraclite, de Parménide et d'Empédocle. Les débuts de l'épistémologie sont étudiés dans la contribution de J. H. Lesher, tandis qu'André Laks examine les relations entre âme, sensation et pensée, qu'il aborde toutefois d'un point de vue plutôt physiologique qu'épistémologique (tout comme Aristote dans le *De anima*). Mario Vegetti examine des notions morales, notamment la culpabilité et la responsabilité, en comparant les conceptions des premiers philosophes à celles que l'on trouve dans l'historiographie et dans la médecine du V^e s. Son point de départ est la polysémie des mots *αἰτία* et *αἴτιον* qui figurent aussi bien dans la médecine et l'historiographie que la philosophie, y compris le mouvement sophistique. La contribution de Vegetti constitue ainsi une belle transition vers les derniers chapitres, qui traitent des Sophistes : Protagoras et Gorgias font l'objet de la contribution de Paul Woodruff ; Protagoras et Antiphon, de celle de Fernanda Decleva Caizzi. Le dernier chapitre, fort intéressant, est de la main de Glenn Most et examine *the poetics of Greek philosophy*, c'est-à-dire non seulement la poésie comme objet de la réflexion philosophique, mais également l'influence de la poésie (par ex. celle d'Homère et d'Hésiode) sur la philosophie et, finalement, le caractère poétique de certains textes philosophiques.

Le *Cambridge Companion to Early Greek Philosophy* constitue ainsi une introduction originale et stimulante aux origines de la pensée philosophique en Grèce. Outre les contributions individuelles, ce volume contient une bibliographie exhaustive, des index et, au début de l'ouvrage, une brève présentation des philosophes examinés, comprenant des données biographiques, quelques informations sur les sources et sur ce que l'on sait des ouvrages qu'ils ont écrits. – J. OPSOMER.

T. M. ROBINSON & L. BRISSON (éd.), *Plato. Euthydemus, Lysis, Charmides. Proceedings of the Fifth Symposium Platonicum. Selected Papers*. (International Plato Studies, 13), Sankt Augustin, Academia Verlag, 2000, 16 x 23.5, VI + 402 p., rel. DEM 110, ISBN 3-89665-143-9.

En août 1998, un groupe de spécialistes des dialogues de Platon s'est rassemblé à *Trinity College, University of Toronto*, pour le cinquième *Symposium Platonicum*. Le thème du *Symposium* étaient trois dialogues dits « de jeunesse » : l'*Euthydème*, le *Lysis* et le *Charmide*. Comme il est coutume dans l'*International Plato Society*, seules les meilleures contributions au colloque ont été sélectionnées pour les Actes, ce qui assure la haute qualité du volume qui en résulte. Celui-ci contient d'ailleurs des contributions en plusieurs langues : la majorité des textes est en anglais, mais on y trouve également des contributions en français, en allemand, en italien et en espagnol. Le volume se divise en quatre parties : quatorze contributions sur l'*Euthydème* ouvrent le volume. Elles sont suivies par sept textes sur le *Lysis*, sept sur le *Charmide* et cinq études gé-

nérales. Le volume se clôt par une bibliographie exhaustive et, pour la première fois dans cette série, par des index (*index locorum* et « Subject Index »).

Vu le nombre de contributions, je me limite à les parcourir en ajoutant quelques observations occasionnelles. La place d'honneur revient à Rosamond Kent Sprague, qui a été l'une des premières à tirer l'attention sur l'*Euthydème*. En guise d'ouverture, elle fait un tour d'horizon des plus importantes publications du dernier demi-siècle consacrées à ce dialogue. Puis viennent des contributions de Hayden Weir Ausland (une critique de la méthode qui prend la datation d'un dialogue comme point de départ de son interprétation), Annette Hüffmeier (la question de savoir pour quelle raison l'*Euthydème* a reçu le nom qu'il a), Louis-André Dorion (la thèse selon laquelle Euthydème et Dionysodore étaient des contemporains, non de Socrate, mais de Platon et appartenaient à l'école de Mégare), Walter Mesch (la conception sophistique du temps dans l'*Euthydème*), David Hitchcock (une analyse de la pratique conversationnelle d'Euthydème et de Dionysodore, que l'on peut qualifier d'« éristique » et dont l'origine devrait être cherchée chez le personnage historique qu'était Socrate), Roslyn Weiss (un examen de cette même éristique, qui est ici toutefois contrastée avec l'élenchos socratique ; la différence ne se situerait pas tellement dans les techniques argumentatives que dans les fins envisagées), Thomas C. Brickhouse et Nicholas D. Smith (une analyse et une défense de la position de Socrate, qui veut que la vertu produit des biens pour ceux qui la possèdent), Charles H. Kahn (la question de savoir pourquoi ce dialogue protreptique contient tant de références proleptiques aux dialogues postérieurs), Livio Rossetti (le rôle actif attendu du lecteur vis-à-vis les paradoxes sophistiques, dont l'interprétation dépend d'une évaluation de la situation dialoguée, plus particulièrement des jeux mimétiques entre Socrate et ses interlocuteurs), Samuel Scolnicov (la philosophie du langage dans l'*Euthydème*), Shinro Kato (un examen des scènes dans lesquelles Socrate rapporte à Criton sa conversation avec Euthydème, Dionysodore et les autres), Christopher Gill (la relation entre la protreptique et la dialectique) et Graciela E. Marcos de Pinotti (une analyse des paradoxes de la fausseté par rapport au *Sophiste*).

Les contributions traitant du *Lysis* sont tout autant diverses : Michael Bordt (l'unité du *Lysis*), Beatriz Bossi (une conception substantielle de l'amitié suggérée par le dialogue, malgré ses apparences aporétiques), Michel Nancy (la question de savoir si le Socrate du *Lysis* s'avère être un sophiste, question qui est, elle-même, problématisée), James L. Siebach et Mark Wrathall (une défense de l'interprétation de l'*elenchus* que Donald Davidson a proposée contre celle de Gregory Vlastos, permettant une évaluation plus positive du *Lysis*), Christopher Rowe (la relation entre le *Lysis* et le *Banquet*, qui amène l'auteur à évaluer plus positivement les résultats des discussions rapportées, malgré l'aporie formelle par laquelle se clôt le dialogue), Wilfried Kühn (une analyse de la section dans laquelle il est question du rapport non-réciproque entre celui qui aime ou désire et l'objet aimé ou désiré), María Isabel Santa Cruz (une lecture de quelques passages où il est question de la « présence » de qualités – lecture qui se refuse d'interpréter les premiers dialogues à la lumière de la théorie classique des Idées – approche que l'on peut contraster avec celle de Baltes ; voir ci-dessous).

La section dédiée au *Charmide* s'ouvre par une interprétation générale du dialogue par Noburu Notomi, dans laquelle il souligne le caractère politique du *Charmide* : l'échec politique de Critias s'explique par son ignorance. Harold Tarrant dénonce la pratique des adeptes de Vlastos qui consiste à considérer les hypothèses proposées par le maître comme des révélations divines. Il parle d'une *elenchus industry* et insiste sur le fait que, dans cette tradition, on suppose à tort que le mot ἔλεγχος caractérise de façon adéquate l'essence de la pratique socratique. Il met en évidence que Platon présente l'ἔλεγχος comme une technique à côté d'autres. Mauro Tulli examine la question de savoir pourquoi non seulement l'esprit philosophique de Charmide, mais également son penchant pour la poésie sont censés garantir son aptitude pour la dialectique. Une analyse du concept de σοφροσύνη dans le *Charmide* amène R. F. Stalley à rejeter l'opinion répandue selon laquelle le *Charmide*, en tant que

dialogue « de jeunesse », présente une conception intellectualiste des vertus, qui est censée caractériser la phase « socratique » de la pensée de Platon. L'incantation de Zalmoxis, tout au début du *Charmide*, fait l'objet de deux contributions : celle de Luc Brisson, qui étudie l'association de l'incantation au remède dans le cadre « d'un mythe d'école médicale du genre de celui auquel se réfèrent les médecins dans la Grèce archaïque, dans l'Iran avestique et dans l'Inde védique » ; et celle de David J. Murphy, qui examine la promesse d'immortalité faite par les « médecins de Zalmoxis ». Thomas M. Tuozzo montre qu'une lecture attentive du discours de Critias au milieu du dialogue permet de mieux comprendre sa structure.

La partie finale de ce recueil comprend des contributions d'une portée plus générale. Le premier texte, de la main d'Edward Halper, a toutefois pour objet une section du *Charmide*, le fameux argument concernant la connaissance de soi. Halper suggère que Platon a voulu que le bon lecteur comprenne que l'argument contre la connaissance de soi est faux. Le feu Matthias Baltes a rassemblé, dans les trois dialogues qui faisaient l'objet du *Symposium*, tous les éléments qui peuvent se rapporter à la théorie des Idées. Il arrive à la conclusion que cette théorie est déjà présente dans ces dialogues. La fonction qu'ont la maïeutique, l'incantation (ἐπωδή) et le mythe dans les dialogues socratiques est examinée par Alvara Vallejo. Thomas Alexander Szlezák examine l'intrigue du *Charmide* et de l'*Euthydème* comme exemplifiant la prudence pédagogique prêchée dans les dialogues postérieurs que sont le *Phèdre* et les *Lois* : l'*Euthydème* pourrait être interprété comme une variante de l'idée de « se taire devant qui on doit se taire », tandis que le *Charmide* se lirait comme l'expression dramatique de la notion de ἀπόρητα ou « choses qui ne devraient pas être révélées prématurément ». Glen Lesses discute la conception socratique de l'amitié par rapport au catalogue de « biens » de l'*Euthydème*. – J. OPSOMER.

G. CASERTANO (éd.), *Il Teeteto di Platone : struttura e problematica* (Σκέψις. Collana di testi e studi di filosofia antica, 15), Napoli, Loffredo Editore, 2002, 14.5 x 21.5 + 264 p., br. EUR 16,50, ISBN 88-8096-884-X.

G. Casertano regroupe ici les douze essais de spécialistes italiens et étrangers présentés au congrès de Naples en 2000. Ce congrès est le deuxième d'une série qui se propose d'étudier tous les dialogues platoniciens. Professeur d'histoire de la philosophie antique, Casertano nous avertit d'emblée que le *Théétète* est un dialogue difficile et complexe qui se place à un haut niveau autour des concepts de Platon tels ἐπιστήμη, λόγος, sensation-perception, connaissance. Son unité profonde réside peut-être, dit-il, dans l'exemple concret qu'il offre sur la façon de faire de la philosophie et d'en discuter. Platon cherche toujours à mieux comprendre sans se laisser aveugler par les fausses évidences et en résistant à la pression de l'opinion générale.

Voici quelques sujets des exposés : le sens de δοξάζειν (Darcy), nature et rôle de l'âme dans la perception-sensation (Dixsaut), les définitions socratiques d'ἐπιστήμη (Casertano), la géométrie de Socrate (Nonvel Pieri), vérité et jugement (Ferrari), la pensée comme dialogue intérieur (Treattoni), vérités philosophique et sophistique (Palumbo), platonisme et art de la vie (Spinelli), observations sur la mémoire (Rotondaro), etc.

Parmi les exposés, on relève que ce dialogue est assez décevant car il n'aboutit à aucune solution mais promet une suite, ce qui donnera le *Sophiste* (p. 38). En fait, ce dialogue difficile ne peut être compris qu'avec l'aide des dialogues précédents et suivants (p. 90). On pense que Platon refuse de donner ici de réponse ferme pour obliger ses lecteurs à réfléchir sur le problème de la vérité (p. 65). Aucune science ne peut aboutir à une connaissance ferme sans passer en quelque façon par la philosophie (p. 138). Pour Protagoras, la vérité n'est qu'un mot, alors que, pour Socrate, elle est le privilège du philosophe capable de parvenir à l'être, à l'universel (p. 200). — Les exposés sont riches et fouillés. – B. CLAROT, sj.

R. M. van den BERG, *Proclus' Hymns. Essays, Translations, Commentary* (Philosophia Antica, 90), Leiden - Boston - Köln, Brill, 2001, 16 x 24.5, XI + 341 p., rel. EUR 87,00, ISBN 90-04-12236-2.

Pour l'étude du Néo-platonisme comme pour celle de la religion grecque tardive, cet ouvrage merveilleux de la main de R. M. van den Berg est d'une importance majeure. Avant les efforts de R. M. van den Berg, les hymnes de Proclus n'avaient jamais fait l'objet d'aucune étude de grande envergure, ce qui est probablement dû au caractère assez ésotérique et impénétrable de ces textes. Ces hymnes témoignent du caractère religieux de la philosophie des Néo-platoniciens. Ils s'adressent à de diverses divinités, invoquent leurs noms, décrivent, de façon parfois cryptique, leur généalogies et font allusion aux récits mythologiques auxquels elles sont impliquées. Les dieux et déesses, avec leurs noms et histoires, sont en outre fermement imbriqués dans la philosophie néo-platonicienne. Chaque dieu – et chaque manifestation de ses pouvoirs – est lié à un élément spécifique de la hiérarchie ontologique (et hénologique). C'est le grand mérite de R. M. van den Berg d'avoir explicité ces liens, en reconstruisant les contextes doctrinaux qui permettent de comprendre certains détails des hymnes. Ces contextes sont très complexes et nos connaissances en sont souvent lacuneuses. Grâce au commentaire de R.M. van den Berg, on peut mieux comprendre les interprétations allégoriques des récits des dieux auxquelles Proclus fait allusion. Le commentaire à proprement parler comprend à peu près la moitié du livre : pour chaque hymne, le commentaire linéaire est précédé du texte grec (reproduit, avec quelques variantes occasionnelles, à partir de l'édition de E. Vogt, Wiesbaden, 1957) et d'une traduction en anglais. La première partie du livre consiste en une longue introduction, dans laquelle l'A. explique l'histoire et la nature de l'hymne en tant qu'un genre littéraire de la philosophie et résume ces aspects de la philosophie de Proclus qui sont essentiels pour une bonne compréhension des hymnes : la hiérarchie divine, l'unification de l'âme, la théurgie, l'importance des symboles et des noms divins, la théorie proclienne des types de poésie. L'A. montre de façon convaincante que les hymnes jouent un rôle essentiel dans la théurgie. Il accepte la division tripartite de la théurgie proposée par Anne Sheppard, selon laquelle la forme la plus basse, que l'on pourrait appeler « la magie blanche », s'occupe des réalités matérielles, tandis que les parties supérieures envisagent l'ascension de l'âme en deux étapes : d'abord l'unification avec l'Intellect (Νοῦς), et finalement son unification avec l'Un. Puisque le dernier niveau dépasse celui des rites, le rôle des hymnes se limite aux deux niveaux inférieurs. Les hymnes se servent des *symboles* afin de permettre l'ascension vers les causes de ceux-ci. Il n'est donc pas question de contraindre les dieux de quelque façon que se soit, mais de se servir, grâce à la connaissance que l'on a des noms et des symboles, de l'amour (φιλία) émanant d'eux. Les dieux invoqués dans les hymnes sont des dieux hypercosmiques, plus particulièrement des dieux (élevateurs et) assimilateurs, qui permettent l'ascension de l'âme vers le « port paternel » de l'Intellect divin. Aussi les hymnes sont-ils vraiment de la théurgie appliquée. Le commentaire détaillé des hymnes nous fournit la preuve de cette thèse. – J. OPSOMER.